

Patricia Bouchet

Une araignée
dans le rétroviseur

éditions  parole
collection main de femme

*à Jeannot
à Bruno*

« L'oubli est un gigantesque océan sur lequel navigue un seul navire, qui est la mémoire. »

AMÉLIE NOTHOMB
Hygiène de l'assassin

Préambule

Saint-Martin,
Tu es cette maison ventrue, là-bas, enracinée sur cette terre comme les arbres imposants qui t'entourent, et tu renfermes une histoire.
L'idée de revenir vers toi, forte.

Une longue marche nous sépare encore.
Je ferme les yeux et je m'imagine avancer doucement vers toi, bâtisse blanche aux murs épais, scruter les moindres détails, témoins d'une année écoulée, et, émue, je te dévisagerai. Ne rien brusquer.
La traversée des multiples visages de France s'écoulera sur une journée et ces étapes me seront nécessaires.

Plantée, droite et immobile à la croisée des chemins, l'âme ouverte au plus profond de moi, la certitude d'être seule. Je savoure l'attente de nos retrouvailles. Havre de paix, tu es ma matrice. J'aimerais apprendre à m'y toucher du doigt sans avoir mal, y déposer une trace, retrouver la clé et renaître dans l'enceinte de tes pierres.

Être moi, enfin.

Entre chien et loup, je pars.

Les lueurs de la ville dessinent une traînée de poudre. Le péage prolonge encore de quelques minutes la vie citadine. Au loin, d'autres lumières prises dans la nuit profonde et noire. Les panneaux indicateurs s'étirent, les pointillés fluorescents dessinent ma trajectoire et l'aventure du voyage commence.

Des premiers villages, des clochers éclairés surgissent alors plus effrontément qu'ils ne l'oseraient en plein jour. Les arbres endormis n'ont pas le temps de me saluer. Et puis, plus de clochers, plus de lumière, la nuit immobile s'est installée.
Je m'arrête.

Les yeux mi-clos, je tire doucement ma révérence.

Une Renault 16 break se dandine sur une route. À l'intérieur, une cocote-minute, des ustensiles de cuisine, de la vaisselle, des draps, des couvertures entassées à l'arrière, un chat miaule, un chien pointe son museau, et parmi ce fatras, quatre fillettes, dont je fais partie, impatientes d'ouvrir les portières.

Un bruit strident me réveille. Courbaturée, je m'étire et délie mon corps. Le jour soulève la couverture sombre de la nuit, ne reste alors qu'un léger voile de pénombre. Le paysage martèle des incursions dans mes pupilles réfractaires.

Je poursuis. La route tente des rondeurs sinueuses. De douces descentes s'amorcent, de timides côtes leur succèdent. Les mêmes boîtes à quatre roues me précèdent et les

mêmes fourmis, aux yeux hagards jaunis, me suivent, comme apeurées.

Quelques lueurs naissantes indiquent que bientôt il fera jour, mais rien ne m'est familier encore.

Il me serait possible de retranscrire la perfection des couleurs, des formes, qui se dessinent au fil des heures mais l'instant magique des émotions vécues ne se retrouve qu'en s'aventurant dans les recoins de chaque histoire, et la mienne n'est pas en ces lieux mais bien là où je vais.

Avancer. Il me faut encore avancer.

Bientôt, comme l'étranger qui revient au pays, je sentirai une odeur avec qui je ferai à nouveau connaissance et timidement, la couleur des pierres redeviendra le sourire tendre du cousin, les couleurs des champs seront les oncles et tantes perdus.

Je laisse les réminiscences, qui émergent, me frôler.

Réminiscence. Comme le vieux lavoir.

Je me souviens de cette dernière halte avant l'arrivée. J'avais dix ans, je me précipitais vers ce lavoir de pierre, dissimulé dans un recoin de campagne. Je brassais l'eau claire et fraîche avec frénésie, rafraîchissait ma mine endormie. Un coup de brosse redonnait à mon apparence une coiffure enfantine, je vérifiais la propreté de ma tenue et reprenais ma place dans la boîte à sardines pour les derniers kilomètres. Je sentais se rapprocher le moment où je verrai un petit bout de quelque chose que je reconnaîtrai.

J'aperçois enfin au loin les deux clochers élancés. Le premier virage les efface. Et puis soudain, passé le petit pont après la courbe, la porte de mon enfance s'ouvre. Au bout de mon regard se dressent, avec fierté, les hauteurs prétentieuses de la ville et ses anciens vestiges. Encerclée de maisons soudées dissimulant une fourmilière de visages connus, telle une gouvernante autoritaire, elle dirige.

Je l'ignore, je presse l'accélérateur dans la dernière rectiligne.

Je suis à l'orée de MON chemin.

J'arrête mon véhicule. Saint-Martin se dessine, dissimulée parmi les haies de buissons sauvages. Je continue le chemin, à pied, comme je le faisais autrefois.

Dans les fossés intrigants fourmillaient des locataires campagnards dont je craignais les attaques. J'y cueillais de délicieuses mûres dégoulinantes, au jus couleur de sang. L'exercice paraissait parfois difficile, les plus grosses, atteignant les sommets me faisaient frôler les insectes les plus répugnants.

Ces buissons, ces fossés, rien n'a changé. Une grosse araignée velue surgit et rien ni personne, aujourd'hui encore, ne me ferait tendre la main vers la demoiselle rayée noire et jaune.

Je frissonne.